

Jean-Marc LANTERI

TERRIBLEMENT RECIPROQUE

Adresse de l'auteur :
13 Les Bouches Manon
27510 Pressagny l'orgueilleux
email : jm.lanteri@orange.fr
tel : 06-71-07-09-51

Personnages :

L ' homme, quarante ans.

La femme, trente-cinq ans.

La scène est chez eux.

L'histoire se passe dans les années 80.

L'homme est assis à une table, on ne voit pas ses jambes. Un ordinateur lui fait face.

Une table basse, magnifiquement dressée pour un goûter presque irréel. Le téléphone sonne. Il laisse sonner deux fois, puis décroche-raccroche aussitôt.

Il décroche, on entend la tonalité d'occupation. Il porte le combiné à son oreille.

L'homme :

Non, plus de douleur.

Un temps.

Mes mains, oui. Mais il est doux de les sentir. Impossible écrire avec. Heureusement que j'ai une petite souris - intelligente parce que sa tête s'enfonce sous mon doigt. Intelligente puisque binaire. Pensée binaire, écrire binaire, vivre binaire. Ce mot-là ? Non. Celui-là ? Oui. Tout va bien. Nombreux chef-d'oeuvres en perspective sous la gachette.

Un temps.

Je vais te laisser, je l'attends d'une minute à l'autre.

Un temps.

Non. Comme toujours.

Il raccroche.

Comme tous les jours.

Le téléphone sonne. Il décroche-raccroche. La femme entre.

La femme :

Je suis entrée.

L ' homme :

La porte était ouverte.

La femme :

Il m'a dit en bas, en ouvrant la portière, le docteur : je vous laisse là, il n'a pas eu besoin de me dire : allez où vous portent vos pas, la porte vitrée était devant moi et je suis entrée, j'ai marché, un pied devant l'autre dans le couloir, un pied plus haut que l'autre dans les escaliers, je n'ai pas oublié comment on marche droit. Je ne suis pas allée à l'armée pourtant. Quand je me suis réveillée sur le lit tout blanc, j'ai senti que j'avais encore des seins. Il était clair pour moi que je n'étais pas allée à l'armée puisque j'avais des seins. Et vous, vous l'avez faite?

L'homme :
La guerre ?

La femme :
L'armée.

L'homme :
Enlève ton manteau. J'ai peur que tu n'aies chaud.

La femme :
C'est vrai qu'il fait bon ici. Qui êtes-vous ?

L'homme :
Si tu enlevais simplement ton manteau ?

La femme :
Si vous.

L'homme :
Tes vêtements de retour déjà. Robes dans la penderie, chemisiers parfumés. J'aurais aimé que tu aies une valise, comme cela j'aurais pu dire : pose ta valise. Enlève ton manteau.

La femme :
Si vous ! Je ne vous connais pas. Soyez poli. Je n'aime pas les familiarités. Mais vous ne m'êtes pas antipathique. Parce que vous ne bougez pas. J'aime les gens calmes.

L'homme :
Si vous enlevez votre manteau, je vous le dirai.

La femme :
Quoi ?

L'homme :
Si j'ai fait l'armée ou pas.

Elle enlève son manteau, le jette sur un siège. Elle aperçoit alors la table basse magnifiquement couverte de friandises, gâteaux.

La femme :

Oh là là, on dirait que tout est prêt pour une occasion rare.

L'homme :

Oui.

La femme :

C'est beau.

L'homme :

C'est pour vous.

La femme :

Pour moi ?

L'homme :

Pour qui sinon ?

La femme :

C'est tellement beau.

L'homme :

Ce n'est pas moi qui ai préparé.

La femme :

C'est beau quand même.

L'homme :

Mais c'est moi qui ai ordonné qu'on prépare. Qu'est-ce qu'on ne fait pas avec le téléphone de nos jours. Mangez, mangez je vous en prie.

Elle mange avec délectation.

La femme :

J'aurais dit que c'est tout ce que j'aime.

L'homme :

Dis-le moi.

La femme :

Comment ?

L'homme :

Mon écureuil.

La femme :
Pourquoi vous m'appellez comme ça !

Le téléphone sonne. Il décroche-raccroche.

La femme :
Je dirai ce qu'ils m'ont dit, aujourd'hui.

L'homme :
Aujourd'hui.

La femme :
Ils m'ont dit que j'étais chez moi ici, ils m'ont dit que vous étiez mon mari depuis tellement d'années que je n'ose pas dire le nombre. Ils m'ont dit que je leur aviez dit que je vous aimais à la folie et que c'était terriblement réciproque, ils m'ont même dit que vous leur aviez dit que vous m'aimiez tant que nous n'avions pas d'enfants, nous n'en avons ni besoin ni envie car je vous suffisais pour l'éternité et c'était terriblement réciproque.

L'homme :
Ils disent tant de choses.

La femme :
Terriblement réciproque, ce sont vos mots ?

L'homme :
Oui.

La femme :
Ils sont jolis.

L'homme :
Comme les mots que j'ai imprimés et vendus, pour vivre et cela aussi me faisait vivre.

La femme :
Comme : terriblement réciproque ?

L'homme :
Ceux-là sont des mots invendus et je ne les vendrai à aucun prix, à personne.

La femme :

Moi, là-bas, je ne suis pas obligée de parler.

L'homme :
Alors que faites-vous ?

La femme :
Je dessine - un peu.

L'homme :
Est-ce qu'ils vous demandent aussi de peindre des plafonds d'opéra ?

Un temps.

La femme :
Je n'ai plus faim.

L'homme :
C'est bien.

La femme :
Après dîner, il faut dormir. Après goûter. Goûter, dîner... J'ai sommeil, j'ai sommeil tout le temps.

L'homme :
Tu te rappelles que...

La femme :
Non ! Non ! Non ! Je ferai ce que je dois faire, je vois là-bas une autre porte ouverte, faut aller la border la petite porte. Je vais penser que c'est une chambre qui pleure et qu'il faut la consoler. C'est comme en bas, il faut passer la porte et penser que c'est la porte d'un palais. Des trésors après, comme dans les livres et que j'étais petite fille. Mais puisque j'ai retrouvé mes seins en me réveillant, je sais que je ne suis pas petite fille.

L'homme :
Ta beauté intacte. Cent, cent cinquante à l'heure vers le sud.

La femme :
Je ferai ce que je dois faire Monsieur, je m'allongerai à côté de vous. Dites-moi simplement ce que je dois faire, comme eux. Tu tu tu veux bien ?

L'homme :
Il y aura une revue d'art du côté où tu couches. Avec des images.

La femme :
Des images de dragons ?

L'homme :
Non.

Elle rentre dans la chambre. Ferme doucement la porte.

L'homme :
Madame le peintre (expressionniste abstrait), avez-vous tenté de peindre un dragon ? Dites oui, ce serait pour nous un tel scoop. Dessine-moi un dragon. Mais on m'a dit que vous aimiez les sucreries ? Confirmez-vous ? Les génies, leurs innocentes manies.

Le téléphone sonne. Il décroche, raccroche. Décroche. Tonalité d'occupation. Porte le combiné à son oreille.

L'homme :
Bien.

Un temps.

Oui, très bien. Comme tous les jours.

Un temps.

Oui. Tout va bien. Très bien. Et toi ?

Un temps.

Bien. Je t'embrasse, Maman. Papa, neveu, veau, vache, cochon. Au revoir.

Un temps. Il éloigne le combiné de son oreille pour raccrocher, le rapproche à nouveau de son oreille.

N'appelle pas demain s'il te plaît. N'appelle plus demain. N'appellez plus. Demain et demain et demain.

Il raccroche.

Goules jalouses de notre bonheur, ma chérie.

Un temps.

Le téléphone sonne. Il décroche-raccroche.

Petite phrase à vendre. Goules... Jalouses...

Il décroche, pose simplement le combiné à côté du téléphone. Faible tonalité d'occupation. Un temps.

Maintenant elle se déshabille, gestes connus. Maintenant elle se regarde dans le miroir que je ne dois pas faire murer ou briser.

On entend un cri venant de la chambre. Il ferme les yeux.

Maintenant elle met sa chemise de nuit.

Un temps.

Maintenant elle s'allonge et elle regarde la revue dont ses doigts ont usé la couverture. Images de tableaux qui ne sont pas des images. Peintre connue. Expositions à Rome. Moi qui te suivais. Je suis Nobel et toi les Médicis. Voyage facilement. Stylo et papier. Place du mort. Place des vivants finalement. Passe-moi le chocolat noir. Dans le vide-poches s'il te plait. Ma chérie. N' accélère. Regarde celui-là. Chocolat noir. La beauté intacte - de ton visage. Ma mémoire dans le lot des objets épargnés.

Elle ressort. Elle a des marques de brûlure sur le cou qu'interrompt la chemise de nuit.

Ta beauté intacte.

La femme :

C'est un compliment, je crois ?

Il raccroche le téléphone.

Je n'ai jamais connu la guerre, j'ai été réformé pour un banal problème de colonne vertébrale. En 1979. Tu m'as dit : je savais bien que tu étais tordu. Dix ans avant, tu disais, tu lisais : mes poèmes beaux et tordus.

La femme :

Qui êtes-vous ?

L'homme :

Je ne sais pas.

Un temps. Elle montre le magazine.

La femme :

Des images.

*Elle jette le magazine par terre comme un objet de répulsion.
Le téléphone sonne. Il décroche-raccroche.*

La femme :
Il y avait peut-être quelqu'un.

L'homme :
Très probablement.

La femme :
Venez dormir.

L'homme :
J'ai peur.

La femme :
Moi aussi. Venez.

L'homme :
Une minute.

La femme :
Il est tard.

Il s'éloigne de la table, apparait en fauteuil roulant, ses jambes sont recouvertes.

L'homme :
Pour passer du fauteuil au lit, j'ai l'honneur de vous demander solennellement votre aide.

La femme :
C'est à dire que...

L'homme :
Oui, il faudrait que vous me souleviez par les épaules, je n'ai pas encore fait installer, enfin...

La femme :
C'est à dire que...

L'homme :
Je ne te toucherai pas.

La femme :

Je sais. Je me suis allongée un moment et je ne me suis pas rappelée que vous m'avez touchée.

L'homme :

Quand ?

La femme :

Quand ?

L'homme :

Moi ?

La femme :

Jamais.

Le téléphone sonne. Ils ne bougent pas. Noir. Le téléphone continue à sonner.